

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 27 (1889)
Heft: 32

Artikel: L'ami de la reine : [suite]
Autor: Grandmougin, Charles
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191168>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

J'ai vu des gens perdre parfois ainsi, en moins d'une demi-heure, jusqu'à soixante ou quatre-vingts francs.

Or, ce sont les femmes et jeunes gens, filles ou garçons, qui s'acharnent le plus facilement à ce jeu, en raison de ses apparences modestes.

Voilà qui est fort mauvais. Nos fils et nos filles, alléchés par l'aimable spectacle que leur offrent ces petits chevaux et par la modicité de la mise, prennent ainsi goût aux jeux de hasard sans presque s'en douter.

Et ainsi leur viennent les habitudes funestes. *

Noutron carbatier.

Lo vilhio Djan Gueliet, à quoui son vesin qu'avâi eintâ on ceresi sè pliañi que cein n'avâi pas réussâi, lâi fe : « Por mè, quand vu eintâ, ye preigno mon greffu su on monnâi, su on tisserand à bin su on tailleu, kâ se per hazâ ion ne preind pas, l'autro preind adé. »

Eh bin noutron carbatier porrâi bo et bin étrè accobliâ avoué leu, quand bin portant ne preind rein, vu que bin lo contréro, vo baillè mémameint cein que vo ne lâi démandâ pas; mâ cein n'eimpatsè pas què quand on vo baillè on miquemaque dè pique-poule et dè piquiette dè pè lè z'Espagnes quand vo démandâ demi-pot dè bon vin dè Clliarmont, c'est tot coumeint s'on vo robâvè.

Lo gaillâ avâi don la nortse po rapprondrè son vin, tantout avoué dè ellia bouriâ dè vin d'Hongrie à d'autra part, et mémameint tantou avoué la casse; mâ profitâvè dè cein férè ein transvaseint et na pas ein alleint trairè à la boâite, kâ se menâvè cauquon à la càva faillâi que lo vin aussè adé lo mémo goût.

On dzo que devessâi transvazâ on bossaton dè La Coûta que l'avâi attsetâ à Vouliéreins, sa fenna sè trovâvè malâda. Adon coumeint faillâi passâ devant la porta dè la càva po eintrâ dein la pinta et que tsacon poivè vairé dedein, noutron carbatier que devessâi servi, ne savâi pas coumeint férè po poâi miquemaquâ son vin à se n'ése et à catson. Adon sédè-vo cein que fe : Ye sè peinsâ dè ne pas àovri la pinta la demeindze, et sè cotè ein dedein; mâ po ne pas que lè dzeins s'ébayéyont trâo et po lâo férè ein-criârè que n'étai pas quie, l'allietâ su la porta, ein défrou : Fermé pour cause de baptème.

L'AMI DE LA REINE

PAR CHARLES GRANDMOUGIN.

IV

Au petit jour, l'officier de la maréchausse, toujours ivre, entra à grand bruit :

— Mes prisonnières ? dit-il au sergent.
— Evadées.

— Comment, évadées ? Avec autant d'hommes au poste ?

— Je les ai laissées fuir.

— Et pourquoi ?

— Je n'ai rien à vous cacher et ne veux point compromettre mes hommes. C'étaient des amies et j'ai mieux aimé me sacrifier à votre colère que de les abandonner à leur sort.

— Ah tu fais de la gentilhommerie, sergent de malheur ! Eh bien ! tu me le paieras.

— Je m'y attendais.

— La prison d'abord, la cassation ensuite.

— Soit !

Le calme de Rosnoen exaspérait l'officier, qui soupçonnait quelque mystère. Mais il ne put rien savoir de l'obstiné Breton. Et celui-ci, à son tour, se garda bien, une fois emprisonné et cassé de son grade, de faire agir en sa faveur sa reine bien-aimée, son inaccessible et adorable maîtresse. Il souffrit, pour elle, presque avec joie, l'isolement du cachot et l'opprobre de la cassation.

Marie-Antoinette n'avait rien oublié de cette nuit étrange : quand elle quitta le poste de la rue Saint-Honoré et qu'elle se retrouva seule avec Marthe dans la voiture, elle demeura longtemps comme atterrée en songeant au péril encouru et à sa trop grave imprudence. Mais, sur le trouble de cette équipée, sur le souvenir de ses angoisses si récentes planait malgré tout l'image chevaleresque de Rosnoen. Elle gardait encore en son cœur la vibration de sa voix. C'était l'amour même qui venait de se révéler à elle avec cette soudaineté et cette violence ; personne n'avait jamais osé lui parler en face avec cette sincérité débordante et cette sombre chaleur. Elle ne pouvait évidemment songer à aimer cet inconnu. Tout la séparait de lui ; mais malgré la profondeur de l'abîme, elle était troublée jusqu'au fond de l'âme par cette apparition d'un homme généreux et ardent qui l'adorait dans l'ombre jusqu'à mourir pour elle.

Les soucis d'amour sont de ceux qui remplissent le mieux les heures de l'existence. Quand même les pensées restent douloureuses, elles ont un charme et une attirance qui nous domptent, et nous suivons alors le cours du temps, sans nous en douter, comme celui d'un fleuve large et rapide sur lequel nous serions emportés.

La reine fut interrompue dans sa rêverie par l'arrêt du fiacre. On touchait à l'un des faubourgs extrêmes et obscurs de Versailles et c'est là que Marthe avait donné l'ordre d'arrêter pour ne pas éveiller les oreilles indiscrettes de Trianon.

Les deux femmes s'y rendirent à pied, dans l'ombre, et retrouvèrent leur porte secrète le long d'un mur gris où le lierre entassait ses vertes épaisseurs.

Personne ne s'était douté de l'absence de la reine ; tout dormait, les chambrières, les gardes, et le roi plus que tout le monde. Elle s'assoupit au moment où le petit jour, gris et bleu, commençait à

éclairer tristement le parc dépourillé ; le ciel, devenu lilas sous les effluves de l'aube, se mirait déjà dans les eaux des petits lacs où les feuilles mortes couraient doucement par essaims dorés sous l'haleine inégale et froide du matin.

Quelques années après, par une calme matinée d'octobre, vêtue d'un méchant manteau de lit, d'un jupon noir, d'un fichu de mousseline blanc et d'un bonnet de linon, la reine était assise, à côté du prêtre Girard, dans la charrette qui la menait à l'échafaud, au milieu d'une foule innombrable et hostile qui encombrait toutes les rues depuis la Conciergerie jusqu'à la place de la Révolution. Ses beaux cheveux blonds avaient blanchi : ses regards erraient, tranquilles et presque dédaigneux, sur les mégères au poing levé, sur les gardes nationaux, sur les curieux entassés aux fenêtres au milieu des drapeaux flottants. Au coin de l'église de St-Roch, une tempête d'injures l'assaillit. A ce même moment, des cris : « Aux armes ! » retentirent dans une des voies étroites qui débouchaient sur la rue Saint-Honoré. Elle regarda et vit quelques hommes du peuple en armes, guidés par un cavalier du guet, à cheval, qui tournait la tête vers eux. Il se fit un silence dans la foule autour de la charrette, puis un cri s'éleva dans la petite rue : « Délivrons la reine ! » Le cavalier se retourna vers Marie-Antoinette. C'était Rosnoen. Cette fois elle devint pâle comme la mort, ses yeux rencontrèrent rapidement le regard de celui qu'elle n'avait pas vu depuis si longtemps, qui l'aimait si fort ; et, dans un bref et muet échange de pensées, ils se dirent tout l'un à l'autre ; elle : « Je vous reconnaîs bien, adieu ! Vous avez une place dans mon cœur ! » Et lui : « Je veux vous sauver ou mourir pour vous ! Je vous adore ! »

Tout cela ne fut qu'un éclair. Rosnoen ne put arriver jusqu'à la charrette avec sa petite troupe en armes. Des cris : « A mort le traître ! » s'étaient élevés et, en un moment, il fut entouré, renversé de son cheval et égorgé par la foule et les gardes nationaux.

La charrette avait continué sa route ; la reine s'était retournée, mais sans avoir rien vu, elle avait compris que cet homme était mort pour elle, et deux larmes de tendresse, de désespoir, d'amour peut-être, roulèrent doucement sur ses joues. Elle n'écoutait plus les vociférations qui s'élevaient autour d'elle, et, désirant la mort, elle était déjà toute en Dieu.

A midi et quart, sa tête tombait, et la révolution triomphante applaudissait à la fin de la femme charmante et infortunée que les procès-verbaux judiciaires appelaient simplement la « veuve Capet ».

CHARLES GRANDMOUGIN.

Un curieux calcul — Le Neueste Nachrichten, de Munich, s'est demandé combien il s'était écoulé de minutes depuis le commencement de l'ère chrétienne jusqu'à la fin de l'année 1888. Bien que le calcul en soit facile,